

n'interdisait d'y croire, et les promis, pour ne pas contrarier l'avenir, avaient fait en sorte de s'aimer. Non que l'amour soit si important : après trente ou quarante ans, tout le monde se retrouve au même point. Mais cette impression désagréable de n'avoir pas été maître de son destin : on ne se convainc pas facilement qu'autrement n'eût rien changé, on ne retient que l'éventualité d'un meilleur gaspillé et enfui. On ne retient que l'intolérable.

Son mariage avait été une date à ce point capitale dans la vie de grand-mère qu'il marquait une sorte d'année zéro, la borne d'où se détermine l'avant et l'après, comme la naissance du Christ ou la fondation de Rome. Quand on s'interrogeait sur son âge (en général, pour s'émerveiller de sa longévité et de son exceptionnelle vigueur), il y avait toujours quelqu'un pour présenter la solution comme simple : il suffisait de se rappeler qu'elle s'était mariée à vingt-cinq ans en 1912 – comme si, mieux que sa naissance, cette date marquait une ligne de partage d'où découlaient toutes les formes du temps. Il fallait bien que, ce repère, elle l'eût elle-même déterminé. Qui d'autre qu'elle ? Certainement pas le témoin privilégié de cette affaire, d'un an plus jeune, notre silencieux grand-père. Mais les calculs se révélaient si compliqués quand les millésimes ne finissaient pas par 2 que l'âge de grand-mère était devenu « vingt-cinq ans en 12 », un âge fossilisé contre lequel les années ne pouvaient rien. Il s'agissait seulement d'estimer grosso modo, selon l'état de santé qu'on lui voyait, le temps passé depuis cette date, un temps inégal qui stagnait pendant des années quand elle nous apparaissait inchangée et